

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VONT A L'EXPOSITION PARANATURAL DE BUFFALO...

Les Municipalités Américaines.

De principe de la souveraineté du peuple, de vote de tout édifice politique moderne...

Les assemblées législatives sont merveilleuses toutes les fois qu'il s'agit de délibérer sur des idées générales...

Etant donné ce principe général de législation postulant des assemblées, soyez sûrs qu'elle l'adoptera d'emblée...

On ne demande aujourd'hui, avec respect, comment tant de grands esprits se sont, au dix-huitième et au dix-neuvième siècles...

C'est précisément le contraire qui est la vérité. Nous en avons maintenant deux magnifiques exemples des Etats-Unis...

Les petites ambitions du simple citoyen viennent de déteindre sur les convictions ou les bonnes intentions du fonctionnaire et du soldatier...

Il n'est pas toujours aisé pour un même individu qui a des intérêts à défendre, une entreprise à soutenir, de maintenir, chez lui, un juste équilibre entre l'administrateur et l'administré...

L'EMPEREUR DE RUSSIE EN FRANCE.

Programme de la visite Impériale.

Les grandes lignes du programme qui sera suivi pour la réception de LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie ont été arrêtées en Conseil des ministres...

Le Président de la République était rentré tout exprès de Bamboillet dans la matinée pour assister à cette réunion gouvernementale...

On y a décidé certaines choses qui ont été rendues publiques, d'autres qu'on a tenues cachées, mais sur lesquelles on peut cependant fournir quelques précieux renseignements.

Disons tout d'abord que l'Empereur et l'Impératrice arriveront ensemble à Dunkerque: M. Loubet, escorté de toute l'escadre du Nord...

Après le repas, l'Empereur, l'Impératrice et le Président de la République prendront le train qui les conduira à Compiègne où les hôtes impériaux ont accepté de résider.

Ce sera le premier jour du voyage en France. Le second jour, l'Empereur et M. Loubet assisteront aux opérations finales des grandes manœuvres.

d'armes, formant un effectif de plus de 100,000 hommes. C'est une opération militaire semblable à celle qui eut lieu en 1891...

Le lendemain—troisième jour de séjour—les souverains prendront une journée de repos au château de Compiègne. C'est du moins ce qu'affirme le programme officiel communiqué après le Conseil des ministres...

Après la revue, un grand déjeûner militaire sera offert à l'Empereur et à l'Impératrice par M. le Président de la République. Les bureaux des deux Chambres et les membres du gouvernement y seront invités.

Voilà ce que disent les notes officielles; mais ce qu'elles ne disent pas et ce que nous croyons pouvoir annoncer dès maintenant, c'est que l'Empereur et l'Impératrice, soit avant la revue soit après cette belle fête militaire, seront l'occasion de visiter Paris.

Sera ce le jour réservé au repos entre les manœuvres et la revue qui sera choisi? Ce n'est pas impossible, quoique rien ne soit décidé.

Il paraît plus probable, au contraire, qu'une réception sera organisée à l'Élysée le lendemain: un grand dîner en l'honneur des souverains russes.

L'Empereur hésitant tout d'abord, se serait ensuite montré très désireux de ne pas venir en France sans traverser la capitale. Mais ce sont là des détails spéciaux qui ne seront réglés que plus tard.

Anssi bien, d'ailleurs, on n'est point fixé exactement sur la date de l'arrivée à Dunkerque de l'Empereur et de l'Impératrice. Tout fait prévoir cependant que cette arrivée aura lieu le 16 septembre. C'est la déduction facile à tirer des premiers renseignements fournis sur l'emploi des quatre journées de séjour sur lesquelles le programme officiel paraît complet.

Impératrices.

On vient d'enterrer cette Victoria, écrit A. Claveau, dans le Figaro, deuxième du nom, qui fut impératrice d'Allemagne. Elle n'est pas morte chargée d'années, comme sa mère qui l'a précédée de si peu dans la tombe...

On se plaît à croire que, devenu grand, le fils de l'impératrice Frédéric se montrera moins rancunier que lord Byron qui ne pardonna jamais à sa mère de l'avoir fait naître pied bot, et qu'il rendit à la sienne en tendresse filiale, ce que la malice de Bismarck lui avait fait perdre en sympathie populaire. Mais com-

me il ne dissimulait point son goût pour ce Richelieu, fortolentier ses regards vers son grand-père Guillaume Ier que vers son père Frédéric III. Ce lui-ci était, dit-on, un philosophe, ami de l'humanité, qui faisait assez bon marché de sa gloire militaire tachée de sang, et qui eût voulu assurer la paix du monde par une tentative de Concordat universel, analogue à celle que fit plus tard Nicolas II. Le jeune Guillaume lui préférait vivement cet aïeul qui, aujourd'hui encore, nous apparaît bardé de fer comme un Conrad ou un Othon. Il aimait à s'asseoir sur les genoux de ce burgrave et on prétend qu'il répéta un jour, à propos de nos provinces perdues, le fameux mot de Charles XII: "Dieu me les a données, le diable ne me les ôtera pas!"

L'imagination des reporters a travaillé là-dessus et il est fort probable que telle intention, ou même telle parole, qu'ils prêtent aux personnages historiques, est sortie toute chaude de leur féconde cervelle. Un bruit qui court, une fable qui circule suffit à les inspirer. Cependant il paraît bien acquis à l'histoire que, dans sa première jeunesse, l'empereur actuel de toutes les Allemagnes manifesta un grand faible pour Guillaume Ier, et surtout pour ce terrible Bismarck dont l'empereur victorieux disait après la guerre de 70: "Rouge a forgé l'épée, Moltke l'a dirigée, Bismarck l'a utilisée"—laissons entendre que, pour son compte personnel, il l'avait simplement surveillé.

Or, la seule chose qu'on sache de sciences à peu près certaine, c'est que Bismarck nourrissait contre l'impératrice Frédéric les plus violentes préventions. Naturellement bonne et pacifique, et très moderne dans le meilleur sens du mot, elle encourageait les tendances philanthropiques de son mari. Les espions, mâles et femelles, du chancelier de fer lui rapportaient tels mots, telles réflexions qui faisaient craindre que sa brutale politique ne renouât l'ancien combat des obstacles jusqu'au trône. Et comme il n'était pas homme à les tourner, il s'appliquait à les détruire. Il n'admettait pas que le jour où le frotement quotidien de deux grands tempes rendrait inévitable le duel "entre l'éléphant et la baleine" qu'il prévoyait comme une fatalité historique, ses desseins et ses méthodes fussent contrariés par une de ces oppositions sourdes qui sans être un désaveu positif, gênent les mouvements et troublent quelquefois la conscience de l'opérateur.

C'est pourquoi, négligeant Fritz qu'il avait irrédigible, il s'occupait activement de démonstrer l'Anglais, de la diminuer, de la discréditer dans l'esprit de son beau-père Guillaume Ier et de l'impératrice Augusta. Il fit mieux. Il essaya de la perdre dans l'esprit du peuple allemand et l'on connaît les moyens qu'il y employa. Des journalistes, payés sur le fonds des reptiles, insinuaient que le mélange de son sang insulaire, importé dans la maison des Hohenzollern, pourrait y altérer la pureté de la race teutonique, et lorsque vint au monde celui qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Allemagne, il eut beau jeu pour signaler et dénoncer chez l'enfant royal quelque légère infirmité de l'oreille et du bras.

On se plaît à croire que, devenu grand, le fils de l'impératrice Frédéric se montrera moins rancunier que lord Byron qui ne pardonna jamais à sa mère de l'avoir fait naître pied bot, et qu'il rendit à la sienne en tendresse filiale, ce que la malice de Bismarck lui avait fait perdre en sympathie populaire. Mais com-

me il ne dissimulait point son goût pour ce Richelieu, fortolentier ses regards vers son grand-père Guillaume Ier que vers son père Frédéric III. Ce lui-ci était, dit-on, un philosophe, ami de l'humanité, qui faisait assez bon marché de sa gloire militaire tachée de sang, et qui eût voulu assurer la paix du monde par une tentative de Concordat universel, analogue à celle que fit plus tard Nicolas II. Le jeune Guillaume lui préférait vivement cet aïeul qui, aujourd'hui encore, nous apparaît bardé de fer comme un Conrad ou un Othon. Il aimait à s'asseoir sur les genoux de ce burgrave et on prétend qu'il répéta un jour, à propos de nos provinces perdues, le fameux mot de Charles XII: "Dieu me les a données, le diable ne me les ôtera pas!"

L'imagination des reporters a travaillé là-dessus et il est fort probable que telle intention, ou même telle parole, qu'ils prêtent aux personnages historiques, est sortie toute chaude de leur féconde cervelle. Un bruit qui court, une fable qui circule suffit à les inspirer. Cependant il paraît bien acquis à l'histoire que, dans sa première jeunesse, l'empereur actuel de toutes les Allemagnes manifesta un grand faible pour Guillaume Ier, et surtout pour ce terrible Bismarck dont l'empereur victorieux disait après la guerre de 70: "Rouge a forgé l'épée, Moltke l'a dirigée, Bismarck l'a utilisée"—laissons entendre que, pour son compte personnel, il l'avait simplement surveillé.

Or, la seule chose qu'on sache de sciences à peu près certaine, c'est que Bismarck nourrissait contre l'impératrice Frédéric les plus violentes préventions. Naturellement bonne et pacifique, et très moderne dans le meilleur sens du mot, elle encourageait les tendances philanthropiques de son mari. Les espions, mâles et femelles, du chancelier de fer lui rapportaient tels mots, telles réflexions qui faisaient craindre que sa brutale politique ne renouât l'ancien combat des obstacles jusqu'au trône. Et comme il n'était pas homme à les tourner, il s'appliquait à les détruire. Il n'admettait pas que le jour où le frotement quotidien de deux grands tempes rendrait inévitable le duel "entre l'éléphant et la baleine" qu'il prévoyait comme une fatalité historique, ses desseins et ses méthodes fussent contrariés par une de ces oppositions sourdes qui sans être un désaveu positif, gênent les mouvements et troublent quelquefois la conscience de l'opérateur.

C'est pourquoi, négligeant Fritz qu'il avait irrédigible, il s'occupait activement de démonstrer l'Anglais, de la diminuer, de la discréditer dans l'esprit de son beau-père Guillaume Ier et de l'impératrice Augusta. Il fit mieux. Il essaya de la perdre dans l'esprit du peuple allemand et l'on connaît les moyens qu'il y employa. Des journalistes, payés sur le fonds des reptiles, insinuaient que le mélange de son sang insulaire, importé dans la maison des Hohenzollern, pourrait y altérer la pureté de la race teutonique, et lorsque vint au monde celui qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Allemagne, il eut beau jeu pour signaler et dénoncer chez l'enfant royal quelque légère infirmité de l'oreille et du bras.

On se plaît à croire que, devenu grand, le fils de l'impératrice Frédéric se montrera moins rancunier que lord Byron qui ne pardonna jamais à sa mère de l'avoir fait naître pied bot, et qu'il rendit à la sienne en tendresse filiale, ce que la malice de Bismarck lui avait fait perdre en sympathie populaire. Mais com-

me il ne dissimulait point son goût pour ce Richelieu, fortolentier ses regards vers son grand-père Guillaume Ier que vers son père Frédéric III. Ce lui-ci était, dit-on, un philosophe, ami de l'humanité, qui faisait assez bon marché de sa gloire militaire tachée de sang, et qui eût voulu assurer la paix du monde par une tentative de Concordat universel, analogue à celle que fit plus tard Nicolas II. Le jeune Guillaume lui préférait vivement cet aïeul qui, aujourd'hui encore, nous apparaît bardé de fer comme un Conrad ou un Othon. Il aimait à s'asseoir sur les genoux de ce burgrave et on prétend qu'il répéta un jour, à propos de nos provinces perdues, le fameux mot de Charles XII: "Dieu me les a données, le diable ne me les ôtera pas!"

L'imagination des reporters a travaillé là-dessus et il est fort probable que telle intention, ou même telle parole, qu'ils prêtent aux personnages historiques, est sortie toute chaude de leur féconde cervelle. Un bruit qui court, une fable qui circule suffit à les inspirer. Cependant il paraît bien acquis à l'histoire que, dans sa première jeunesse, l'empereur actuel de toutes les Allemagnes manifesta un grand faible pour Guillaume Ier, et surtout pour ce terrible Bismarck dont l'empereur victorieux disait après la guerre de 70: "Rouge a forgé l'épée, Moltke l'a dirigée, Bismarck l'a utilisée"—laissons entendre que, pour son compte personnel, il l'avait simplement surveillé.

Or, la seule chose qu'on sache de sciences à peu près certaine, c'est que Bismarck nourrissait contre l'impératrice Frédéric les plus violentes préventions. Naturellement bonne et pacifique, et très moderne dans le meilleur sens du mot, elle encourageait les tendances philanthropiques de son mari. Les espions, mâles et femelles, du chancelier de fer lui rapportaient tels mots, telles réflexions qui faisaient craindre que sa brutale politique ne renouât l'ancien combat des obstacles jusqu'au trône. Et comme il n'était pas homme à les tourner, il s'appliquait à les détruire. Il n'admettait pas que le jour où le frotement quotidien de deux grands tempes rendrait inévitable le duel "entre l'éléphant et la baleine" qu'il prévoyait comme une fatalité historique, ses desseins et ses méthodes fussent contrariés par une de ces oppositions sourdes qui sans être un désaveu positif, gênent les mouvements et troublent quelquefois la conscience de l'opérateur.

C'est pourquoi, négligeant Fritz qu'il avait irrédigible, il s'occupait activement de démonstrer l'Anglais, de la diminuer, de la discréditer dans l'esprit de son beau-père Guillaume Ier et de l'impératrice Augusta. Il fit mieux. Il essaya de la perdre dans l'esprit du peuple allemand et l'on connaît les moyens qu'il y employa. Des journalistes, payés sur le fonds des reptiles, insinuaient que le mélange de son sang insulaire, importé dans la maison des Hohenzollern, pourrait y altérer la pureté de la race teutonique, et lorsque vint au monde celui qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Allemagne, il eut beau jeu pour signaler et dénoncer chez l'enfant royal quelque légère infirmité de l'oreille et du bras.

On se plaît à croire que, devenu grand, le fils de l'impératrice Frédéric se montrera moins rancunier que lord Byron qui ne pardonna jamais à sa mère de l'avoir fait naître pied bot, et qu'il rendit à la sienne en tendresse filiale, ce que la malice de Bismarck lui avait fait perdre en sympathie populaire. Mais com-

me il ne dissimulait point son goût pour ce Richelieu, fortolentier ses regards vers son grand-père Guillaume Ier que vers son père Frédéric III. Ce lui-ci était, dit-on, un philosophe, ami de l'humanité, qui faisait assez bon marché de sa gloire militaire tachée de sang, et qui eût voulu assurer la paix du monde par une tentative de Concordat universel, analogue à celle que fit plus tard Nicolas II. Le jeune Guillaume lui préférait vivement cet aïeul qui, aujourd'hui encore, nous apparaît bardé de fer comme un Conrad ou un Othon. Il aimait à s'asseoir sur les genoux de ce burgrave et on prétend qu'il répéta un jour, à propos de nos provinces perdues, le fameux mot de Charles XII: "Dieu me les a données, le diable ne me les ôtera pas!"

L'imagination des reporters a travaillé là-dessus et il est fort probable que telle intention, ou même telle parole, qu'ils prêtent aux personnages historiques, est sortie toute chaude de leur féconde cervelle. Un bruit qui court, une fable qui circule suffit à les inspirer. Cependant il paraît bien acquis à l'histoire que, dans sa première jeunesse, l'empereur actuel de toutes les Allemagnes manifesta un grand faible pour Guillaume Ier, et surtout pour ce terrible Bismarck dont l'empereur victorieux disait après la guerre de 70: "Rouge a forgé l'épée, Moltke l'a dirigée, Bismarck l'a utilisée"—laissons entendre que, pour son compte personnel, il l'avait simplement surveillé.

Or, la seule chose qu'on sache de sciences à peu près certaine, c'est que Bismarck nourrissait contre l'impératrice Frédéric les plus violentes préventions. Naturellement bonne et pacifique, et très moderne dans le meilleur sens du mot, elle encourageait les tendances philanthropiques de son mari. Les espions, mâles et femelles, du chancelier de fer lui rapportaient tels mots, telles réflexions qui faisaient craindre que sa brutale politique ne renouât l'ancien combat des obstacles jusqu'au trône. Et comme il n'était pas homme à les tourner, il s'appliquait à les détruire. Il n'admettait pas que le jour où le frotement quotidien de deux grands tempes rendrait inévitable le duel "entre l'éléphant et la baleine" qu'il prévoyait comme une fatalité historique, ses desseins et ses méthodes fussent contrariés par une de ces oppositions sourdes qui sans être un désaveu positif, gênent les mouvements et troublent quelquefois la conscience de l'opérateur.

mort; et lorsqu'elle sentit dans sa poitrine le contact de l'assassin, repassant, dans une évocation suprême, le supplice qu'elle avait enduré, on dit qu'elle intéressa encore en faveur du malheureux qui venait enfin d'abréger cet interminable calvaire.

A celles qu'il regarde en pitié, l'Arbitre souverain ôte la raison et les délire ainsi, en attendant mieux, de ce martyre moral après lequel la torture du moyen âge n'était qu'un jeu d'enfant. C'est la grâce qu'il a faite à la veuve de cet infortuné Maximilien, empereur du Mexique "in partibus", à l'impératrice Charlotte, fille de roi, elle avait, qui s'achève de mourir dans un château perdu, où le monde l'a si bien oubliée qu'on se demande, lorsque son nom revient par hasard sur les lèvres humaines, si ce fantôme n'a pas depuis longtemps disparu. Non! Il se promène encore sous des voiles hautes de lui seul et de quelques domestiques, transformés en surveillants, et il voit passer dans ses rêves le fossé de Quercy.

Victorine Elisabeth Charlotte! Trois impératrices! Trois dames de douleur! J'en pourrais bien nommer d'autres, je n'en veux plus nommer qu'une qui nous touche de plus près et sur laquelle la main qui dispense les biens et les maux a accumulé, avec une sorte de préméditation, les uns et les autres, s'il est vrai qu'elle a connu des splendeurs et des revers dignes d'un Bossuet, toutes les extrémités des choses humaines, depuis le jour où elle épousa, à Notre Dame, l'empereur des Français, jusqu'à ce jour où on lui rapporta—en Angleterre—un cadavre exilé, le corps de son fils, criblé par la saguie des Zoulous.

Tant qu'il vécut, elle pouvait encore espérer. Il était innocent de tout ce que la haine politique reprochait à son père. Il s'annonçait généreux, libéral, héroïque. La volonté d'un peuple pouvait lui rendre ce que, par deux fois, le destin avait donné et repris à sa famille. La mort, tout est fini pour elle.

On la voit maintenant, à de rares intervalles, traverser en habits de deuil cette France qui, trente ans à peine passée, l'admire et l'acclamait dans un autre appareil. Rien ne lui est interdit, à elle! On ne la craint pas! On suit de loin son ombre dont les journaux racontent modestement les voyages. Paris même ne lui est pas défendu.

Ceux qui ont pu y approcher l'impératrice, l'ex-impératrice Eugénie, savent à quelle hauteur s'élève sa pensée, détachée de toutes les grandeurs, et présente de toutes les misères humaines. Elle a souffert, elle a aimé, autant qu'une femme, une mère et une souveraine peuvent souffrir. Elle a plus souffert que Jo séphine répudiée. Et elle vit! Et quelques brèves l'appellent encore l'impératrice!

Je me figure qu'en frappant ces quatre personnes impériales et royales, le sort a suffisamment rétabli cette égalité qui est si chère aux démocrates. Et si maintenant vous me demandez quelles sont à mon avis, les plus heureuses parmi toutes ces privilégiées de la naissance ou du hasard de la destinée appela un jour à régner sur les peuples, je vous répondrai qu'il n'y a pas d'erreur. Ce sont l'impératrice Frédéric et l'impératrice Elisabeth: elles sont mortes!

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

WEST END. Jusqu'à ce dernier jour, l'orchestre Rosenbecker attirera la foule au West End. Les exécutions y sont excellentes et le choix des morceaux est fait avec un goût exquis.

THEATRE CRESCENT. Scènes de prestidigitation, scènes de magie, scènes de vaudeville et comédie, toute espèce de nouveautés, toute sorte de distractions et de plaisirs, voilà ce que nous procure tous les soirs, Herrmann, le grand Herrmann, comme disent les journaux des deux mondes, aussi la salle du Crescent ne désemplit-elle pas depuis dimanche.

Herrmann au Marché Français. Hier matin, vers dix heures et demie, Herrmann le grand Herrmann qui fait salle comble au Crescent tous les soirs, arrivait au Marché Français. Il fut aussitôt reconnu et entouré de curieux avides d'assister aux quelques bons tours de prestidigitation qu'il ne pouvait manquer d'exécuter. Et les curieux ne furent pas déçus, car bientôt l'artiste s'arrêtait devant les parlons d'une marchande d'œufs. — Combien vos œufs, madame? dit Herrmann. — Dix-huit sous la douzaine. — Sont-ils frais, au moins? — Je vous les garantis.

— Voyons, dit Herrmann, casse un œuf sur le pavé de ta cuisine. Ding! c'est un dollar qui tombe sur les dalles au milieu du blanc et du jaune de l'œuf. — Sapristi! mais vos œufs sont merveilleux, madame, passez-m'en un autre.

Même manège, et deux pièces de vingt-cinq sous rebondissent aux pieds de la marchande. — J'achète le contenu du panier, s'écrie Herrmann. Ah! non! retourne la marchande, et elle casse une demi-douzaine d'œufs pour son compte, mais bien inutilement.

Il va sans dire que Herrmann a largement indemnisé la brave femme. Deux nègres arrivent nonchalamment en regardant les étalages. Que cachez-vous dans votre paletot? dit Herrmann à l'un d'eux. — Mais rien, monsieur. — Et ça dit le prestidigitateur et retourne à son métier. L'apin d'une poche du pauvre hère et en arrachant un oignon d'inde à son compagnon.

Le spectacle qu'offraient les deux benêtés est inébranlable. Ils roulaient leurs gros yeux épouvantés, s'attendant à voir un agent de police leur saisir le main au collet. Les belles oranges, madame, me permettez-vous d'en goûter une? Je vous la paiera d'ailleurs. — Mais certainement, monsieur. Et Herrmann ouvre un fruit et y mord à belles dents.

Aie! mais que contiennent-elles donc vos oranges? Elles vont se casser avec un dentiste, madame, puis meurtre de cailloux dans les fruits que vous vendez? — Mais, ô surprise! c'est une belle pièce d'or de vingt dollars qu'on trouve au milieu de l'orange.

Ce n'est que plus tard et après explication que la marchande se rappelle sa vente. Encore avait-elle saisi plusieurs oranges qui n'étaient n'étalent dorées qu'à l'extérieur. Enfin Herrmann engage la conversation avec un marchand de poissons.

Il lui demande les noms de divers poissons, les prix, les endroits de pêche, etc., puis s'adresse à un autre marchand. — Ah! la belle montre que vous avez, votre métier doit être bien lucratif pour que vous puissiez porter un pareil bijou. Me permettez-vous de l'examiner? — Comment donc, avec plaisir. Et le marchand détache l'objet et le remet à Herrmann.

A peine celui-ci le tient-il qu'il le laisse à terre. Encore avait-elle saisi plusieurs oranges qui n'étaient n'étalent dorées qu'à l'extérieur. Enfin Herrmann engage la conversation avec un marchand de poissons.

Il lui demande les noms de divers poissons, les prix, les endroits de pêche, etc., puis s'adresse à un autre marchand. — Ah! la belle montre que vous avez, votre métier doit être bien lucratif pour que vous puissiez porter un pareil bijou. Me permettez-vous de l'examiner? — Comment donc, avec plaisir. Et le marchand détache l'objet et le remet à Herrmann.

A peine celui-ci le tient-il qu'il le laisse à terre. Encore avait-elle saisi plusieurs oranges qui n'étaient n'étalent dorées qu'à l'extérieur. Enfin Herrmann engage la conversation avec un marchand de poissons.

Il lui demande les noms de divers poissons, les prix, les endroits de pêche, etc., puis s'adresse à un autre marchand. — Ah! la belle montre que vous avez, votre métier doit être bien lucratif pour que vous puissiez porter un pareil bijou. Me permettez-vous de l'examiner? — Comment donc, avec plaisir. Et le marchand détache l'objet et le remet à Herrmann.

A peine celui-ci le tient-il qu'il le laisse à terre. Encore avait-elle saisi plusieurs oranges qui n'étaient n'étalent dorées qu'à l'extérieur. Enfin Herrmann engage la conversation avec un marchand de poissons.

Il lui demande les noms de divers poissons, les prix, les endroits de pêche, etc., puis s'adresse à un autre marchand. — Ah! la belle montre que vous avez, votre métier doit être bien lucratif pour que vous puissiez porter un pareil bijou. Me permettez-vous de l'examiner? — Comment donc, avec plaisir. Et le marchand détache l'objet et le remet à Herrmann.

A peine celui-ci le tient-il qu'il le laisse à terre. Encore avait-elle saisi plusieurs oranges qui n'étaient n'étalent dorées qu'à l'extérieur. Enfin Herrmann engage la conversation avec un marchand de poissons.

Il lui demande les noms de divers poissons, les prix, les endroits de pêche, etc., puis s'adresse à un autre marchand. — Ah! la belle montre que vous avez, votre métier doit être bien lucratif pour que vous puissiez porter un pareil bijou. Me permettez-vous de l'examiner? — Comment donc, avec plaisir. Et le marchand détache l'objet et le remet à Herrmann.

A peine celui-ci le tient-il qu'il le laisse à terre. Encore avait-elle saisi plusieurs oranges qui n'étaient n'étalent dorées qu'à l'extérieur. Enfin Herrmann engage la conversation avec un marchand de poissons.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LES SANS FAMILLE Marie-Madeleine GRAND ROMAN INEDIT Par CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE BATARDS! VERTS L'INCONNU. Suite. Près de trois heures, elle...

avait marché, soutenue par son morceau de pain et l'eau prise aux sources qu'elle rencontrait, et la troisième nuit arrivait lorsqu'une voiture était venue à passer, attelée de deux chevaux. Le cocher s'était arrêté pour allumer ses lanternes et une dame déjà âgée, en se penchant à la portière, l'avait aperçue assise sur un tas de pierres et ne pleurant pas, mais pensive, épouvantée de son isolement et de son abandon. Depuis de longues heures, elle n'avait rien mangé, et il n'y avait plus de meules de paille autour d'elle. De tous côtés, c'était une forêt pauvre et presque stérile, une lande plat, qui s'étendait à l'infini de tous côtés. Elle avait peur. La dame dit alors à son domestique: — Voyez donc cette enfant et demandez-lui ce qu'elle fait là toute seule. Le cocher, aussi âgé que sa maîtresse, était descendu de son siège et l'avait prise par la main et amenée près de la dame installée dans cette vénérable voiture, assez démodée mais très confortable encore. Et alors l'inconnue lui demanda: — Qu'êtes-vous, mon enfant? La voix était douce et la figure de la dame d'une bienveillance extrême. Marie-Madeleine, interdite, la

regarda sans répondre et la dame continua: — Vous êtes de ce pays? — Pas tout à fait, madame. — D'où, alors? — De la ferme de Loc Gléman. — Je ne la connais pas. — Près d'Armel. — Mais c'est très loin d'ici, Armet! La petite fit un geste d'ignorance, et la dame continua: — Quand l'avez-vous donc quittée? — Depuis trois jours, madame. — Pour quelle raison? — On m'a chassée. — Vous n'êtes donc pas chez vos parents? — Et toujours le même silence et le même geste. — Comment vous appelez-vous? — Marie Madeleine. — Et l'autre nom? — Je n'en ai pas. La dame s'était tournée vers son cocher pour lui dire: — C'est quelque enfant trouvée... Elle reprit, devenant plus familière: — Voyons, petite, réponds moi sincèrement. — Dites, madame. — Qu'as-tu fait depuis ces trois jours? — J'ai marché du matin au soir... — Mais la nuit? — J'ai dormi au pied des meules de blé. — Ah! mon Dieu... Et mangé?

— J'avais emporté un morceau de pain. — C'est tout? — Oui, c'est tout, madame. — Maintenant où vas-tu? — Devant moi. — Sans savoir où tu arriveras? — Puisqu'on m'a renvoyée!... L'inconnue fut prise de pitié sans doute, car elle dit à son domestique: — On ne peut pas la laisser ainsi à l'abandon. Prenez-la à côté de vous et partons. On verra ensuite... Et s'adressant à l'enfant: — Tu veux bien venir avec nous? — Oh! oui, madame. Les deux chevaux se remirent en route. Deux heures plus tard, après une course assez rapide, ils arrivèrent dans une grande cour d'honneur, devant une vieille bâtisse qui devait remonter au moins à trois ou quatre siècles mais qui avait grand air. Le cocher qui s'appelait Vincent comme le mari de Nicole Bellou, à Loc Gléman, la conduisit aux soins d'une grosse Bretonne que tous les gens de la maison connaissaient Anne Yvonne et qui dès le lendemain matin, après une nuit passée dans un bon lit, la transforma en une petite demoiselle vêtue à la Parisienne, avec de vieux habits qui avaient appartenu à une fille de la maîtresse du château, une fille aînée, morte à douze ans.

L'endroit où elle se trouvait était perdu au milieu des bois du Morbihan avec quelques mâtériaux espacés de loin en loin, des landes et des étangs qui n'en finissaient plus. Cela s'appelait le Domaine de Pleyber, et il était habité par une vieille comtesse qui en portait le nom. Elle ne quittait sa terre que pour de courtes et rares visites à Paris, accablée par la perte de son mari et de sa fille qu'elle adorait. Elle reposait l'un après de l'autre dans le cimetière du village, à deux pas de l'avenue de châtaigniers qui conduisait de la route chez elle. C'est là que Marie-Madeleine avait vécu près de dix ans, traitée avec bonté par la comtesse, mise en pension par elle dans un couvent de Pontivy où elle avait appris à peu près tout ce qu'une jeune fille de condition modeste a besoin de savoir. Madame de Pleyber avait-elle fait des démarches pour savoir d'où venait sa protégée? Peut-être, mais elle ne lui en avait jamais rendu compte. Jamais plus dès lors elle n'avait revu les Bellou, ni n'en avait entendu parler. On l'avait gardée à Pleyber, voilà tout, et elle y était restée et se demandait parfois si on ne la chasserait pas de cette maison hospitalière comme on l'avait chassée de l'autre, s'abandon-

nant à sa destinée, n'ayant per sonne pour la conseiller et n'abandonnant jamais avec la comtesse ce sujet qui pourtant occupait sans cesse sa pensée. — Pourquoi me traitez-vous avec bienveillance et que devriez-vous être plus tard, lorsque vous serez lassée de me protéger? Et elle était devenue une demoiselle, tranquille dans ce château peuplé de bons et fidèles serviteurs qui l'entouraient de soins et d'amitié, et presque heureuse jusqu'à ce jour où un nouvel hôte y avait fait d'abord de courtes apparitions qui bientôt étaient devenues plus fréquentes et plus longues. C'était le neveu de la comtesse de Pleyber, le vicomte Gaston de Bieux, un beau jeune homme d'une trentaine d'années, vaillant, joueur comme les cartes, entreprenant avec les femmes comme feu Lauzun, et qui, devenant comme un vampire les héritages qui lui tombaient de tous côtés, venait de temps en temps remplir sa bourse, grâce aux libéralités de sa tante, en attendant l'occasion de quelque brillant mariage d'argent qu'il se flattait de conclure aisément, malgré sa détestable réputation, en raison des avantages naturels qu'on ne pouvait lui refuser et qu'il exploitait de son mieux. Ce qui ne l'empêchait pas de courtoiser avec ardeur et souvent avec succès à Paris et la bien-être et de causer toutes les occa-

sions où il croyait avoir quelques chances de succès. Ce qui devait arriver arriva. Il vit la protégée de sa tante et peu à peu à mesure qu'elle se formait, elle produisit sur lui deux effets bien distincts. Elle l'attira par sa réelle beauté. Et en même temps, elle lui porta ombrage, à cause de la faveur dont elle jouissait auprès de la comtesse qui la traitait presque en fille adoptive. Dès lors il s'abstint à sa portée. Certainement le plus sûr moyen était de la compromettre aux yeux de sa protectrice en lui démontrant son indifférence. Mais Marie-Madeleine avait une peine dévotieuse en lui un ennemi et se tenait sur la défensive. D'ailleurs il faut dire qu'il trouvait en elle un terrain mal préparé pour ses attaques. La comtesse de Pleyber se cachait sous des allures et des manières brusques et un peu bouffonnes les sentiments les plus nobles et les plus élevés. Sous son patronage, l'enfant qu'elle avait recueillie et dont, malgré la misère, la nature était restée fière et pure, avait grandi à l'abri des corruptions qui en gâgraient tant d'autres. Marie-Madeleine hantait les épaules en compagnie aux ruses qu'elle avait apprises, mais prêtes à se dévouer de dévouement qu'